

Essai

Number 75, Summer 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19338ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1999). Review of [Essai]. *Nuit blanche*, (75), 44–51.

LES LIMITES DE L'IDENTITÉ SEXUELLE

Sous la dir.

de Diane Lamoureux
Remue-Ménage, Montréal,
1998, p. ; 19,95 \$

Reprenant les travaux d'un colloque organisé en 1988 à l'Université Laval, l'ouvrage collectif préparé sous la direction de Diane Lamoureux *Les limites de l'identité sexuelle* interroge des pratiques qui depuis quelques années remettent en question les acquis des mouvements féministes, gais et lesbiens. L'enjeu principal est la théorie dite *queer* (dans le sens de « bizarre », « suspect »), un champ de réflexion qui vise la construction de sociétés s'articulant non plus à la différence prétendue naturelle des sexes mais à des identités fluides, nomades, échappant en principe à l'oppression hétérosexuelle. De l'éclosion des coopératives féminines au Yucatan aux cyborgs, nous assistons à la relativisation des dichotomies (mâle, femelle, masculin/féminin, etc.) fondatrices de nos sociétés.

La plupart des contributions s'inspirent de Michel Foucault et de Judith Butler, plus légèrement de Gilles Deleuze et plus discrètement d'Eve Sedgwick. Seuls problèmes, mais de taille : le collectif ne se réfère qu'au premier tome de l'*Histoire de la sexualité*, déniait par là – opportunisme politique oblige – le fléchissement du projet foucauldien vers la généalogie des « pratiques de soi » ; tout aussi troublante, l'absence totale de prise en considération explicite de la démarche de déconstruction dont on connaît pourtant le rôle important dans la mise en question du système binaire occidental et dans la pensée de Judith Butler.

Si certains textes frisent la niaiserie (la *queerness* comme appel passionné aux émotions !) ou la philosophie de taverne, la

plupart obligent à envisager les mutations identitaires qui affectent aujourd'hui nos devenirs politiques et ce, jusque dans la technoscience ou même dans des structures traditionnelles comme le couple, la maternité et le travail. Le malheur est que plusieurs envolées progressistes ne reprennent que des clichés pathétiques et font comme si la bisexualité ou le travestisme constituaient *par essence* des modes de subversion. C'est également sans esprit critique qu'on nous ressert par exemple le mythe du métissage ou quelques amalgames hautement contestables (moderniste = libéral). Et sait-on que la modernité a vu « l'identité comme une monade pleine et fermée » ou que le prétendu éclatement des catégories de genre et d'orientation sexuelle précipité par les gais produit « un champ unifié du désir » ? Pourtant, sous les contradictions et les dérapages, des paroles prennent forme, se répercutent et agitent les consciences et les corps. De nouvelles formes de vie s'esquissent, qui ne font pas toutes signe vers le désespoir.

Michel Peterson

MODÈLES D'HOMMES

Wilhelm Schwarz

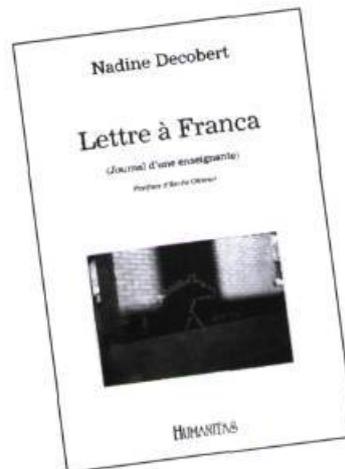
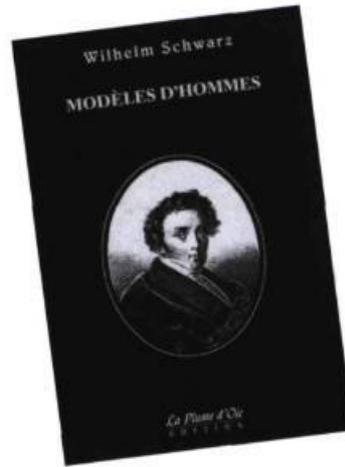
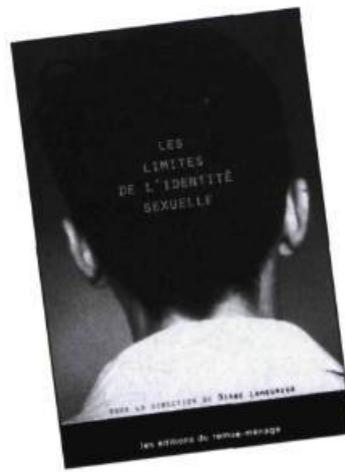
Traductions

de Catherine Gagnon,
Glagys Gallagher, Valérie D.
Goudreau, Danielle Jacques,
Jean Moison, Caroline Pageau
et Wilhelm Schwarz

La Plume d'Oie,

Cap-Saint-Ignace, 1999,
235 p. ; 19,95 \$

Étrange et fascinant assemblage. Divers genres littéraires s'y côtoient qui révèlent chez Wilhelm Schwarz tantôt un admirable souci de précision historique, tantôt une belle aptitude à poétiser les réminiscences, tantôt, aussi, une grinçante propension à simpli-



et de ses sources. Il ose dire le simplisme des hymnes nationaux. Il ose, Allemand d'origine, dire à son fils ce que fut l'Horreur. Il ose évoquer la dureté de tel conte des frères Grimm. Il croise le fer, publiquement, avec quiconque commet le péché d'amnésie. Il redonne sa diversité à la littérature allemande. Il retrace, avec une belle minutie, le parcours de la famille royale d'Autriche. Que, sur sa lancée, Wilhelm Schwarz salisse Jacques Parizeau de façon disgracieuse, tel est peut-être le prix à payer.

Laurent Laplante

LETTRE À FRANCA

Nadine Decobert

Humanitas, Brossard, 1998,
191 p. ; 19,95 \$

Originaire du Pas-de-Calais, arrivée au Québec en 1973, Nadine Decobert enseigne le français dans les classes d'accueil, lieux destinés à la mise à niveau, principalement sur le plan linguistique, des enfants d'immigrés. Débarqués de tous les coins de la planète, bousculés par la vie, ses élèves, s'ils ont parfois l'air indifférents, ne manquent ni de talent ni de bonne volonté. Mais que peut bien signifier pour eux la possibilité d'écrire en français ? Comment fait-on pour donner à un enfant pauvre le goût d'apprendre, et comment lui permet-on de goûter les plaisirs de l'écriture et de la lecture ? Ce sont les questions que pose l'auteure à ses pairs, aux instances gouvernementales responsables de l'éducation, mais aussi, mais surtout, à la société québécoise dans son ensemble.

« Franca » veut dire « franche » en espagnol. Et c'est en toute franchise que Nadine Decobert décrit ses expériences auprès de jeunes quelque peu déboussolés. Selon elle, le Québec possède une véritable expertise dans le domaine des classes d'accueil. Du reste, à ses yeux, la présence des allophones à l'école représente un défi intéressant plutôt qu'une difficulté. Son livre, un journal survolant

fier à outrance les débats politiques. L'écriture de Schwarz ? Comment en parler quand elle varie d'un genre à l'autre et quand divers traducteurs la déploient à leur gré ?

Wilhelm Schwarz, malgré ces changements de perspective et de plume, ne laisse pourtant aucun doute sur l'essentiel de son être et de son art. Il écrit en homme libre, en humaniste critique et caustique, en professeur constamment maître de son parcours

deux années scolaires adressé à une collègue, la Franca du titre, raconte des anecdotes illustrant la complexité de la situation ; il invite à réfléchir tant sur les pratiques éducatives que sur la finalité de l'enseignement. C'est aussi un plaidoyer pour la rigueur et le plaisir, deux réalités qui ne sont pas aussi étrangères l'une à l'autre qu'on pourrait le croire.

Daniel-Louis Beaudoin

UNE AUTRE HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, TOME II

Jean d'Ormesson
Nil, Paris, 1998,
336 p. ; 39,95 \$

Voici en librairie le second tome d'*Une autre histoire de la littérature française* de Jean d'Ormesson de l'Académie française. Comme dans le premier, l'auteur présente le contexte socio-historique de l'époque choisie ; il parle de l'écrivain et de son œuvre ; il insère quelques extraits littéraires, qui ajoutent au plaisir du lecteur, et souligne le style de l'auteur ainsi que son originalité. D'un ton alerte et humoristique, Jean d'Ormesson privilégie les auteurs disparus, du Moyen Âge à nos jours, de Villon à Georges Perec, qui ont été consacrés écrivains et sont dignes de prendre place au Panthéon. Les sous-titres visent à caractériser chaque auteur ; ils sont accrocheurs et prêtent parfois à sourire. À propos de Ronsard et de ses sonnets inoubliables, Jean d'Ormesson célèbre le paradoxe du poète et qualifie son art de « musique du sourd » – Ronsard avait perdu l'ouïe à l'âge de dix-sept ans. Jean de La Fontaine – d'apparence indolente et d'esprit libertin – qui aimait converser de tout et de rien avec ses amis, Molière, Boileau et Racine, devient « Le papillon du Parnasse ». Louis de Saint-Simon se traduira par une interrogation qui résume ses préoccupations protocolaires et son impitoyable partialité à dépeindre les physionomies et les caractères des gens de la

cour : « Qui s'assied devant qui et sur quoi ? ». L'écrivain fera de Maurice Leblanc, qui créa le personnage d'Arsène Lupin, « Le Cyrano de la pègre », expression qui définit son style et les thèmes qu'il exploite. Une quarantaine d'écrivains passent ainsi sous la plume de Jean d'Ormesson qui propose sa version d'une nouvelle histoire littéraire, toujours convaincu que la littérature française est un des chefs-d'œuvre les plus accomplis de l'esprit humain.

Christine Fouchault

LE VACARMEUR
Robert Lalonde
Boréal, Montréal, 1999,
170 p. ; 17,95 \$

« Écrire est un ouvrage de tout seul au monde », rappelle Robert Lalonde quand, écrit-il encore, « on voudrait réveiller tous les endormis du monde, avec nos phrases urgentes et tapageuses ». Entreprises avec bonheur dans *Le monde sur le flanc de la truite*, ces *Notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire* s'inscrivent dans le prolongement, la poursuite de ce que Robert Lalonde qualifiait être son fantasme traité des quatre saisons. Remué par dix passions à la fois, l'auteur n'a de cesse de rendre compte de foisonnement de la vie, de son étendue et de son incroyable complexité. Et qui mieux que l'écrivain peut témoigner de ce foisonnement ? Qui peut traduire l'innommable ? « Traquer, poursuivre, épier, deviner une présence qui se dérobe, patauger dans la boue de la grève où cent traces de sabots révèlent un piétinement passionné... Je suis d'une famille de chasseurs, d'embusqués, de poseurs de pièges. » Le vacarmeur, c'est celui qui précède le chasseur, celui qui s'élançe pour faire lever le gibier, qui le débusque, comme l'écrivain le fait de la réalité avec les mots.

Les lecteurs de Robert Lalonde retrouveront la fougue, l'élan, la générosité qui caractérisent son écriture, cette force vive qui vous happe et vous emporte aussitôt dans sa course folle. « L'écrivain, répé-

tera inlassablement Robert Lalonde, travaille avec son corps, ses sens, il est dans la vie comme l'araignée dans sa toile, et non pas comme l'algébriste avec ses formules. » L'épisode du verglas aura à cet égard profondément marqué la topographie imaginaire de l'auteur, ses repères, imprégnant sa mémoire de scènes de désolation qui rejailliront à leur tour dans l'écriture, traduisant puissamment la fragilité immanente de toutes choses vivantes. La présence récurrente de la mère, et peut-être davantage celle du père, « le chasseur, le peintre, l'homme des détails, le déceleur de mystères invisibles à l'œil nu », inscrivent l'œuvre de Robert Lalonde dans la continuité. La quête d'identité est ici pleinement assumée, patiemment broyée au creuset de l'écriture.

Plane à nouveau sur ces pages la présence amicale et stimulante d'écrivains dont les mots, s'ils ne réfutent pas la solitude de l'écrivain, suffisent parfois à faire la différence entre le découragement et la révélation. Qu'il s'agisse d'Annie Dillard, dont l'esprit, l'acuité du regard sont omniprésents, de Gabrielle Roy, de Jean Giono, de Flannery O'Connor, d'Eudora Welty, de Henry Miller, tous secouent notre indolence. Robert Lalonde se révèle une fois de plus être un admirable guide littéraire.

Jean-Paul Beaumier

VOILES
Hélène Cixous
et Jacques Derrida
Galilée, Paris, 1998,
87 p. ; 47,50 \$

Il faut voir ce livre comme un nœud papillon sorti tout droit du soleil. Deux, ou plutôt des milliers de milliards de voix, de genres, de sexes, répercutés depuis ceux de toutes les filles de tous les Icaros : ceux d'Hélène Cixous, entendus dans le texte initial intitulé « Savoir », et ceux de Jacques Derrida, élaborés dans « Un ver à soie », son généreux commentaire. Entre les vents de ces textes vitaux, pour l'une

comme pour l'autre ocelles, textes miroirs que je ne dirai jamais assez considérables, ni à quel point, les dessins d'Ernest Pignon-Ernest glissent et s'insèrent comme des ventouses.

La narratrice du poème d'ouverture – ce pourrait être Rimbaud – découvre un Nouveau Monde parce qu'elle subit une chirurgie de l'œil. De myope qu'elle était, la voilée soudain voilante. Explorant ce moment de révélation qui lui permet désormais de voir le monde d'un autre œil, elle doit faire un deuil difficile car, recouvrant un voir qu'elle n'aurait autrement jamais possédé, elle apprend de cet événement qu'elle abandonne, une fois opérée, la chance de la nuit où elle vivait à l'insu du jour. C'est ce qu'elle appelle la « perte », « l'œil débridé » lorgnant son « âme déliée ». Un tel aveu, qui perce la « présence-avant-le-monde », la vigilance à l'involu, rencontre sa promesse chez un homme de corps. C'est pourquoi il est écrit : *Sero te amaui* (*Bien tard je t'ai aimée*).

À la confession formulée dans le poème répond celle du tisserand Derrida. Il reconnaît – entre saint Paul et saint Augustin – une grande fatigue de son œuvre dont l'une des caractéristiques a comme on sait toujours consisté à jouer du voile. Ce dernier, proclame-t-il, « m'a volé mon nom ». Crime impunissable, inaltérable, qu'aucune crucifixion, aucune pudeur, aucune retenue, aucun mal ne peut racheter. Voici le philosophe, fils d'Algérie, nu-vêtu de son tallith immaculé, écartant presque la logique du textile qui l'a fait vivre depuis ses premiers livres de naissance ajournée. Tel Magellan en avion, il traverse mères et continences. C'est de très loin qu'il écrit, entre Buenos Aires, Santiago du Chili et São Paulo – un « très loin » qui, je dois en convenir sous peine de ne pas dire la vérité, reste pour moi si proche que là gît mon « très loin », mon trop proche.

Homonymes qui voilent bien l'avenir des paroles. Amers.

Michel Peterson

ALGÉRIE, LA GUERRE CONTRE LES CIVILS

Marie-Blanche Tahon
Nota bene, Québec, 1998,
198 p. ; 17 \$

Voici un essai politique abondamment documenté qui apporte des explications très intéressantes au conflit algérien actuel. Son auteure, Marie-Blanche Tahon, du Département de sociologie de l'Université d'Ottawa, connaît bien l'Algérie pour y avoir enseigné de 1975 à 1980. Remontant le fil des événements depuis la colonisation française, Marie-Blanche Tahon élabore la thèse que la guerre contre les civils, qui fait rage depuis 1992, découlerait du fait que les Algériens n'ont pu – au cours de leur histoire récente – se constituer en « sujets politiques ». Ni à l'époque coloniale, en effet, ni depuis l'indépendance en 1962, les Algériens n'ont été considérés chez eux comme des citoyens à part entière dont la vie en société aurait été régie par un État représentatif et responsable. À cet égard, Marie-Blanche Tahon ne peut que constater la faillite du Front de libération nationale (FLN), au pouvoir depuis plus de trente-cinq ans. Car le FLN a toujours évacué le politique en occultant les différences, les divergences et les dissidences au sein de la société algérienne. Avec le temps, ce vide politique a favorisé l'émergence des facteurs de tension qui ont contribué à plonger l'Algérie dans le chaos : grave crise économique, absence d'institutions démocratiques, mauvaise gestion du pluralisme linguistique et culturel qui caractérise le pays, montée de l'islamisme. Lorsque le 11 janvier 1992 le gouvernement interrompt un processus électoral qui allait mener le Front islamique du salut (FIS) à la victoire, on assiste au triomphe du militarisme – autant pour l'armée que pour le terrorisme – et une

fois de plus au déni du politique. Selon Marie-Blanche Tahon, la résolution du conflit prendra du temps, car elle doit passer par le débat politique et le rétablissement du lien social.

Louise Villemaire

L'ÎLE OÙ L'AMOUR EST DESCENDU SUR TERRE

Jean Kay
Robert Laffont, Paris, 1999,
124 p. ; 30,95 \$

Stuart Lane ne sera plus jamais la même. De la mer, à la terre et au ciel, Jean Kay a partagé le pain, a nourri le cœur affamé des enfants de cette rue de Calcutta. Et par là même, celui du lecteur chevauchant au long cours sur cette épopée des temps modernes.

L'aventurier humaniste livre un témoignage empli de poésie, d'anecdotes, véritable mosaïque d'images et d'odeurs sur une histoire qui s'est passée un jour sur la terre, mais pas n'importe où. Échoué sur le delta du Gange, Jean Kay refuse de se croiser les bras. On meurt de faim à Calcutta. Rejetant la pauvreté, il prône le droit inhérent à l'homme de manger. Il repousse la fatalité et, avec un groupe d'amis où toutes les nationalités se rejoignent dans une ferveur commune, il organise en pleine rue, sous l'œil protecteur du parrain local, un restaurant du cœur.

Distribuer les oranges, prodiguer les sourires, remplir les estomacs, créer l'abondance. Pour un temps, Calcutta n'est plus la capitale de la détresse. Pour un temps. À peine les naufragés indiens réapprennent-ils à vivre, à croire en la vie, que le troubadour humanitaire est emprisonné puis expulsé du pays après un simulacre de procès. On ne brave pas impunément cette loi de l'Inde : le pays de Gandhi aime ses pauvres.

Certes, Jean Kay n'a pas changé le monde, il a apporté ce qui manquait, et n'hésitera pas, sous d'autres cieux et en



trième ouvrage qu'il signe sur le sujet, après *Le mur de Berlin P.Q.* (1983), *Anatomie du québécois* (1996) et *Chronologie du québécois* (1998). Mais, contrairement aux deux derniers ouvrages, *Jean Forest chez les Anglais* n'a rien d'un exposé théorique ou historique, loin de là. Il s'agit d'un récit autobiographique dans lequel l'auteur nous raconte ses multiples rencontres avec l'anglais et l'Anglais (surtout l'Anglaise !). Le récit est divisé en trois parties, correspondant à trois périodes dans la vie de Jean Forest. D'abord l'enfance à Montréal, dans le Mile End, à quelques pas du « Mur de Berlin P.Q. », le boulevard Saint-Laurent. Puis, la vie de jeune adulte à Sudbury en Ontario. Enfin, celle de l'homme d'âge mûr qui habite maintenant le « ghetto » que constitue Lennoxville, en Estrie.

Le style est du pur Forest : ton très direct, familier, qui apostrophe le lecteur ; courts épisodes qui ne font jamais plus de deux pages ; sauts du coq à l'âne qui donnent l'impression que l'auteur écrit au fil de la plume, par associations d'idées. Du point de vue stylistique, ce livre se rapproche beaucoup d'un autre récit autobiographique de Forest : *Comme c'est curieux, l'Espagne!* Le tout baigne dans l'humour pince-sans-rire qui fait la force de l'auteur. Car l'humour est ici nécessité pour aborder un sujet aussi explosif que la place du français et de l'anglais au Québec. Les questions que soulève Forest sont celles que peu de gens osent émettre à haute voix.

Il me semble pourtant que Jean Forest avait mieux réussi dans cette même veine avec *Le mur de Berlin P.Q.*, dont le ton adoptait une truculence qui n'est pas atteinte ici. En fait, les deux ouvrages comportent de dangereuses similitudes, *Jean Forest chez les Anglais* reprenant essentiellement la même matière, les mêmes anecdotes que *Le mur...*, en y ajoutant l'épisode de Lennoxville. Forest aurait-il fait le tour de ce qu'il a à dire ? Cela m'étonnerait beaucoup !

François Couture

d'autres lieux plus conciliants peut-être, à récidiver. Il le clame en fin d'ouvrage et réaffirme son attachement à l'Égalité, celle des grands textes fondateurs. L'auteur dérange car il sort les Droits de l'Homme de leur carcan politico-philosophique et les expose à la vraie vie, celle du quotidien terrible des mendicants, des lépreux et des laissés-pour-compte. Le monde est devenu fou, mais Jean Kay ne le voit pas avec le même regard. Une vision partagée par des lecteurs soudainement apaisés, plus sereins et plus forts. Des lecteurs prêts à inscrire leurs rêves dans une réalité.

Sandra Friedrich

JEAN FOREST CHEZ LES ANGLAIS

Jean Forest
Triptyque, Montréal, 1999,
161 p. ; 18 \$

Jean Forest s'intéresse au rapport entre la langue et la société québécoise. *Jean Forest chez les Anglais* est le qua-

LE BEAU MILIEU CHRONIQUE D'UNE DIATRIBE

Raymond Cloutier
Lancôt, Outremont, 1999,
140 p. ; 16,95 \$

De temps à autres, des polémiques secouent le monde artistique, puis l'actualité fait dériver l'attention. Récurrent depuis le début du siècle est le débat sur l'art abstrait. En période de restrictions budgétaires, on débat aussi des politiques d'attribution de subventions, briques et créateurs se disputant les fonds publics.

Cela dit, les débats qui font le plus mal dans le monde artistique sont généralement ceux qui ont pour objet l'élitisme et le rapport au public, la question étant : quel devrait être le public de l'art ?

Dans *Le beau milieu*, Raymond Cloutier, celui par qui la polémique sur le théâtre et son public est advenue, à la suite d'un article publié dans *Le Devoir* en mars 1998, explique comment il en est venu à la position qu'il défend et les réponses – ou non-réponses – obtenues. Il faut dire que c'est beaucoup autour de sa personne que le débat s'est polarisé. Il est plus facile de tirer sur le messager que de discuter du message. La polémique sur la musique contemporaine dans les pages du *Devoir*, en 1994-1995, et dont les pièces au dossier ont été réunies dans un numéro spécial de la revue *Circuit* en 1996, s'était polarisée autour de Lise Bissonnette, mais les questions de fond avaient été abordées, sinon réglées.

Le débat sur la fréquentation du théâtre et les façons de l'augmenter reste à faire, voilà ce qui ressort de la lecture du dossier réuni par Raymond Cloutier. Idéalement, la discussion devrait sortir du *beau milieu* théâtral, trop partie prenante cependant pour réfléchir sereinement en la matière. À cet égard, le politologue

Daniel Latouche que cite Raymond Cloutier remet, non sans humour, les pendules à l'heure en ce qui concerne les chiffres de fréquentation.

Andrée Fortin

UN CŒUR EN CHEMIN

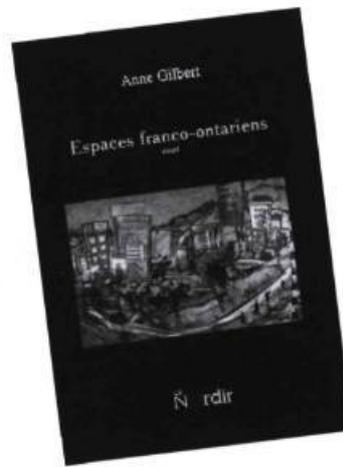
Susanna Tamaro

Trad. de l'italien
par Marguerite Pozzoli
Desclée de

Brouwer/Bellarmin, Paris,
1998, 168 p. ; 24,95 \$

Va où ton cœur te porte, l'un des premiers romans de Susanna Tamaro, paru en version originale en 1994, traduit de l'italien et vendu à plusieurs millions d'exemplaires à travers le monde, est un livre attachant, animé par une réflexion constante sur la vie. *Un cœur en chemin* n'est pas un roman, ce qui en décevra sans doute plusieurs. Livre ouvert sur la vie de l'auteure et du monde, les lettres fictives qu'elle adresse à Mathilde, une amie vivant en Afrique avec ses enfants, expriment ses réactions aux événements quotidiens, aux rencontres, et les pensées suscitées par tout ce qui accroche son attention.

Les textes ont d'abord paru dans l'hebdomadaire *Famiglia Critiana*. Présentés en lien avec les saisons, ils ne dépassent jamais trois pages. L'écriture reste simple, les commentaires sont pleins de bon sens et sonnent « vrais » ; ils ne cherchent pas l'adhésion du lecteur. L'auteure conteste, entre autres, la sublimation du moi, le non-respect de l'environnement, l'école d'aujourd'hui, la violence, la surconsommation, la suprématie de l'argent. Est-elle surtout attachée aux valeurs traditionnelles quand elle affirme la place importante que prennent dans sa vie l'amitié, le travail, l'effort, ou l'importance du contact avec la nature et de la méditation ? Susanna Tamaro soutient que l'écriture est essentielle ; c'est un moyen de se connaître et de se donner à



travers la connaissance, pour donner à voir quelque chose que les autres ne voient pas. Elle insiste sur la simplicité, la précision, encourage la rédaction d'un journal intime et se laisse aller à donner quelques conseils découlant de sa propre expérience. Si Susanna Tamaro exprime dans ces pages son inquiétude sur l'avenir du monde, elle ne parle pas de l'apport de l'esprit créateur des plus jeunes et ne manifeste aucune confiance en eux. On peut le regretter.

Monique Grégoire

ESPACES FRANCO-ONTARIENS

Anne Gilbert

Le Nordir, Ottawa, 1999,
198 p. ; 23 \$

Dans *Le Petit Prince*, le géographe de la sixième planète regrettait l'absence des explorateurs qui lui auraient décrit les montagnes. Géographe d'une autre trempe, Anne Gilbert mène ses propres explorations. De plus, elle lit ses relevés d'un œil moderne et pénétrant. Là où d'autres époques n'auraient cherché que des frontières communes et des voisinages quantifiables, Anne Gilbert débusque des réseaux moins visibles peut-être, mais aussi concrets. Ceux, par exemple, qui savent profiter des communications modernes.

Franco-Ontariennes et Franco-Ontariens – car Anne Gilbert prend toujours le temps de rendre son dû à chaque sexe – savent donc inventer les « espaces volon-

taires » dont ils ont besoin, même s'ils habitent des petites patries excentrées. Un vouloir commun contrebalance ainsi les aléas des migrations et les minorisations irréversibles. On se parle, même de loin.

En plus de redéfinir la notion d'espace, Anne Gilbert met à jour la description de l'Ontario francophone. Non, il n'est pas uniformément rural. Non, il n'évolue pas selon une règle uniforme. Oui, il apprend l'importance des ressources symboliques. Quiconque élabore une stratégie pour l'Ontario francophone gagnera à assimiler ce pénétrant bilan.

Laurent Laplante

L'ASPECT EXPÉRIMENTAL DU SURRÉALISME

Yvonne Duplessis

JMG Éditions, Paris, 1998,
291 p. ; 24,95 \$

Restait-il du nouveau à dire à propos du surréalisme ? Peut-être, mais *nil novi sub sole*, rien encore de nouveau sous le soleil des études critiques, même avec l'essai d'Yvonne Duplessis. Notons que celle-ci voulait étudier non pas les aspects littéraire et artistique du mouvement surréaliste, mais bien ses efforts pour « changer la vie », selon le mot d'ordre connu, ses efforts pour découvrir les facultés méconnues de l'homme, ce que souligne d'emblée le titre (si ces facultés sont méconnues, les efforts pour les découvrir au contraire sont amplement connus, me semble-t-il). Mais le titre est trompeur qui ne souligne qu'un versant du livre ; « Parapsychologie et surréalisme », ou quelque chose du genre, aurait mieux convenu. Yvonne Duplessis, dans des pages truffées de coquilles (mais c'est la faute de l'éditeur), où la syntaxe est souvent défectueuse et la ponctuation généralement déficiente, tente de tracer un parallèle entre les recherches, synchrones, des « parapsychologues » et celles des surréalistes : on apprendra ainsi (peut-être...) que de certains « jeux surréalistes », tel celui que l'on connaît sous le nom

de *L'un dans l'autre*, de certaines expériences vécues par les protagonistes du mouvement, comme il en est narré dans *Nadja* par exemple, l'on pourrait déduire ou induire qu'il existe, peut-être, et entre autres, chez l'humain des facultés télépathiques ou prémonitoires, mais ce n'est pas sûr...

Que conclut Yvonne Duplessis de ce « parallèle » entre les expériences surréalistes et celle des « paraspsychologues » ? C'est, au fond, qu'il y a une certaine synchronicité entre elles, sans plus. On apprendra encore que le surréalisme implique une théorie de la connaissance, une théorie sociale, une révolution esthétique : mais nous le savions. Franchement, *nil novi sub sole* !

Denis Noreau

EN GRAVISSANT LA MONTAGNE

Kirk Douglas
L'Archipel, Paris, 1998,
260 p. ; 34,95 \$

L'acteur Kirk Douglas reprend la plume pour rendre compte de sa propre existence, dix ans après la parution de son autobiographie, *Le fils du chiffonnier*, et à la suite de quelques incursions du côté du roman. Survolant certains sujets déjà abordés dans son premier récit, notamment sa froide relation avec son père, le comédien retouche des portraits, écorchant au passage d'autres monstres sacrés (dont Marlon Brando et Frank Sinatra). Il s'étonne des curieuses coïncidences qui marquent son destin : ses rendez-vous professionnels manqués avec son fils Michael, les retournements plus ou moins heureux qui ont jalonné sa vie et, surtout, l'accident d'hélicoptère auquel il a survécu, en 1991, alors que deux jeunes pilotes y ont perdu la vie. Dès lors, hanté par une seule question : « pourquoi eux et pourquoi pas moi ? », l'interprète de *Spartacus* se lance dans une quête spirituelle, n'hésitant plus à afficher sa judaïté et à explorer la Torah, le « meilleur scénario qu'il [m']ait été donné de lire », leçons rabbi-

niques et visite pieuse de Jérusalem à l'appui. Néanmoins, Kirk Douglas n'oublie pas son personnage d'amuseur et sa narration reste fidèle à son leitmotiv : si « vieillir n'est pas réjouissant, mieux vaut en rire tout en avançant cahin-caha vers son propre enterrement ». Bienheureuse connivence que celle qui se produit avec l'humour !

Suzanne Desjardins

L'ART DU LIEU COMMUN

Anne Cauquelin
Seuil, Paris, 1999,
210 p. ; 44,95 \$

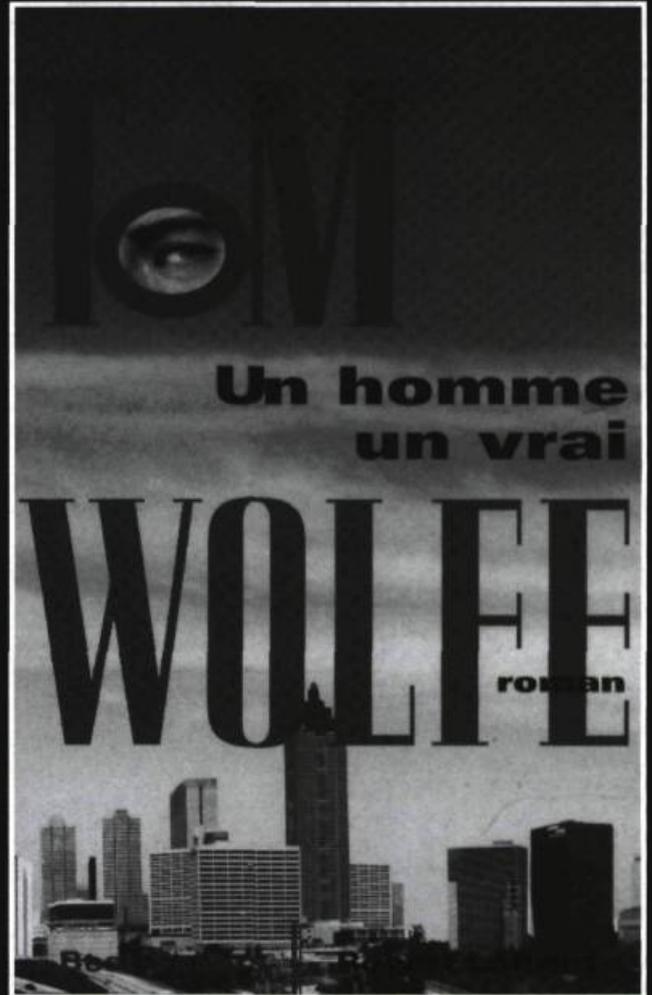
Ceux qui chercheront dans *L'art du lieu commun* la suite du *Petit traité d'art contemporain* seront peut-être déçus, car ce livre, s'il traite d'esthétique, n'aborde que très indirectement l'art de notre temps. Le propos se situe plutôt dans le prolongement des ouvrages précédents d'Anne Cauquelin sur la ville, le paysage ou Aristote.

Ce qu'elle cherche ici à cerner, avant même que de le comprendre, c'est quelque chose de trop souvent inaperçu : le lieu commun, l'opinion commune, la doxa. Comment cela circule-t-il ; quelle en est la logique, l'esthétique ? Mine de rien, dans ce petit livre qui se lit pour le plaisir, et se déguste, de grandes questions sont abordées. Rares sont ceux qui se sont attachés à décrire cette logique « illogique » du fragment, dont la circulation emprunte des voies analogues à celles de la contagion plus que de l'école. Opinion publique, à la fois éminemment subjective et insaisissable tout en étant support à la politique.

L'art du lieu commun est un petit livre qui nous entraîne de la cité grecque classique au monde d'Internet, de l'art (création et réception) à la rhétorique, dans un tout parfaitement intégré. Le lieu commun, c'est ce qui exprime le social, mais au-delà, ce qui fait tenir ensemble le social. Pour comprendre la société de communication...

Andrée Fortin

Robert Laffont



Tom Wolfe Un homme, un vrai

«...Cependant, plus étrange encore est cette impression de manque que l'on ressent une fois la dernière page tournée, après des dizaines d'heures d'immersion dans l'univers que Tom Wolfe a créé et qui laisse chez le lecteur une marque profonde et indélébile.»

Mario Roy, *La Presse*

«Encore meilleur que "Le bûcher des vanités" .»

Time